

BALZAC

Le Lys dans la vallée

VesalBookshop.com

LE LIVRE DE POCHE

CLASSIQUE

VesalBookshop.com

Table des matières

Note de l'éditeur.....	5
AVERTISSEMENT	6
INTRODUCTION	8
L'amour des signes.....	12
Un récit à double fond.....	23
Polyphonie.....	31
LE LYS DANS LA VALLÉE ¹	35
À MADAME LA COMTESSE NATALIE DE MANERVILLE.....	35
« A MADAME DE MORTSAUF.....	165
LÉTTRE DE MADAME DE MORTSAUF AU VICOMTE FÉLIX DE VANDENESSE.....	339
A MONSIEUR LE COMTE FÉLIX DE VANDENESSE.....	354
APPENDICE	424
LE LYS DANS LA VALLÉE ET SES TEXTES DE PRÉSENTATION	424
Préface de l'édition originale (Werdet, 1836)	428
Seconde préface (Werdet, 1836)	429
Historique du procès auquel a donné lieu <i>Le Lys dans la vallée</i>	430
Avertissement de l'édition Charpentier (1839)	431
COMMENTAIRES	433
1. Le montage des modèles	433
2. Le Lys dans la vallée et <i>le travail balzacien</i>	438

3. Les péripéties de la création	444
4. Manuscrit, épreuves et éditions.....	449
5. <i>La place du Lys</i> dans la vallée <i>dans</i> La Comédie humaine.....	454
6. La réception de l'œuvre en 1836.....	459
LE ROMAN DE LA RESTAURATION	463
1. Les causes de l'échec	463
2. Le mythe napoléonien	473
3. Le pacte social	477
4. La condition féminine et la famille	479
RELIGION ET MYSTICISME.....	486
1. Une religion du cœur	486
2. Les correspondances	491
3. Les échappées de sens	497
4. Désir et foi	500
5. La culpabilité.....	503
REPÈRES	507
CHRONOLOGIE DE L'ŒUVRE.....	507
LE LYS DANS LA VALLÉE	510
ET LE RETOUR DES PERSONNAGES.....	511
BIBLIOGRAPHIE.....	529
Éditions récentes du <i>Lys dans la vallée</i>	529
Autres œuvres de Balzac.....	529
Études générales sur Balzac	530

Note de l'éditeur

Les numéros de pages apparaissant dans les renvois internes correspondent à ceux de l'édition papier. Dans cette édition numérique, des liens sont installés permettant d'accéder aux passages concernés, mais selon la taille de caractères sélectionnée, le numéro de page peut être différent de celui de l'édition papier.

VesalBookshop.com

AVERTISSEMENT

Le texte de cette édition a été établi d'après le facsimilé de l'édition Fume de 1844 (*Œuvres complètes*, Bibliophiles de l'Originale), corrigée et annotée de la main de Balzac. L'exemplaire original est conservé dans le fonds Lovenjoul de la bibliothèque de l'Arsenal. Les particularités orthographiques (long-temps, dénouement, etc.) de cette édition ont été conservées.

L'édition de référence de *La Comédie humaine* est celle de la « Bibliothèque de la Pléiade », établie sous la direction de Pierre-Georges Castex, pour les éditions Gallimard (*CH*).

Nous renvoyons pour les autres œuvres, sauf indication contraire, au volume I des *Œuvres diverses*, « Bibliothèque de la Pléiade », éditions Gallimard (*OD*). Celles qui ne sont pas encore publiées dans la « Bibliothèque de la Pléiade » sont citées dans les *Œuvres complètes*, édition établie par Marcel Bouteron et Henri Longnon, Paris, Conard, 1912-1940.

La correspondance est citée d'après l'édition établie par Roger Pierrot, Paris, Garnier, 1960-1968, 5 volumes (*Corr.*). Nous ne précisons les références que lorsque la date est insuffisante pour retrouver rapidement la lettre.

Les lettres à Mme Hanska (*LH*) sont citées d'après l'édition établie par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990.

Dans les extraits cités du manuscrit (Lov. A 116), les crochets indiquent les passages supprimés au moment de la relecture du texte.

L'étude des manuscrits du *Lys dans la vallée* a été possible grâce à la bienveillance des conservateurs de la bibliothèque de l'Institut. Je leur adresse donc, en cette occasion, tous mes remerciements.

VesalBookshop.com

INTRODUCTION

« Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste », écrivait Balzac dès 1829¹. Cette remarque pourrait s'appliquer à la sainte de Clochegourde. Lys mais aussi pavot, dans le code floral du roman, Henriette est l'héroïne d'un roman blanc et rouge. Les deux bouquets composés par Félix, l'un blanc et bleu, l'autre flamboyant, correspondent bien à la symbolique des couleurs que Balzac venait justement de définir dans *La Fille aux yeux d'or* (1834-1835) : « L'âme a je ne sais quel attachement pour le blanc, l'amour se plaît dans le rouge [...]. » Roman de l'âme et des sens, *Le Lys dans la vallée* a été lu tantôt comme un livre scandaleux faisant étalage d'un adultère à peine déguisé sous des apparences mystiques, tantôt comme « un livre moraliste jusqu'à la pudibonderie et sentimental jusqu'au pathétique² ». *Le Lys dans la vallée* a été souvent considéré comme un roman à une seule dimension, provocateur ou moraliste. Or, si cette œuvre est aujourd'hui lisible, c'est pour son ambivalence, ses contradictions et les nombreux lapsus qui échappent au personnage-narrateur³. La distinction entre les élans mystiques et la sensualité y est bien floue. L'erotisme et le sacré se mêlent en effet dans la recherche de jouissances raffinées, stimulées par la frustration. L'ambiguïté se manifeste déjà dans le titre, emprunté à un verset du *Cantique des cantiques* (II, 1-2), chant d'amour sacré :

Je suis le narcisse de Saron,

Le lis des vallées.
 Tel un lis parmi les épines,
 Telle ma compagne parmi les jeunes filles [...]

Chez Balzac, le symbolisme floral et l'image du lys, symbole de pureté, apparaissent dès 1822, lorsque le jeune Balzac, comme Félix, courtise une femme plus âgée que lui, Laure de Berny (lettre du 23 mars). Dans un poème qu'il attribue à Chénier, mais dont il serait en fait l'auteur si l'on en croit Lovenjoul⁴, Balzac lui fait métaphoriquement une déclaration d'amour et de désir :

Au milieu d'un parterre, un matin vit éclore
 Sur un lys encore frais, des larmes de l'aurore,
 Un des fils du printemps ;
 Par ses jeunes efforts, par ses doux mouvements,
 Sa prison est brisée
 Il marche sur la fleur, se nourrit de rosée,
 Regarde le jardin [...]
 Il voit l'honneur de Flore, et, de ses pas légers
 Lui destine l'hommage, en rêvant de baisers
 Une abondante fête :
 La rose, en détournant sa gracieuse tête,
 Insulte au papillon !
 Il insiste. Bientôt, percé par l'aiguillon

D'une perfide abeille
 Il tombe, et meurt au sein de la rose vermeille,
 En caressant toujours
 Cette fleur, son tombeau ; cette fleur, ses amours !

Mme de Bern y sera en fait à la fois une mère et une maîtresse, le lys et la rose. Elle réalisera ce qui pour Félix restera toujours un rêve inaccessible, l'union de l'eau et du feu, d'Henriette et d'Arabelle.

S'il est dans l'œuvre de Balzac des fleurs sensuelles, roses et pavots, les fleurs sont cependant assez souvent des symboles de l'angélisme : « Je serai la fleur de la vallée » déclarait la pure Minna dans *Falthurne II*, œuvre de jeunesse inachevée (OD, I, p. 907). Dans *Séraphita*, après une élévation initiatique vers un sommet inaccessible, Minna reçoit une fleur unique, « merveille éclose sous le souffle des anges » (CH, XI, p. 739). Les esprits angéliques sont définis métaphoriquement comme « les fleurs de l'humanité » dans le résumé que le docteur Becker fait de la doctrine de Swedenborg (CH, XI, p. 777). Wilfrid considérera d'ailleurs ainsi Séraphita : « Les déifications dont abusent les amants en tous pays, il n'en discernait pas les honneurs à ce lys de la Norvège, il y croyait. Pourquoi restait-elle au fond de ce fiord » (*ibid.*, p. 797). De même, Henriette est un lys enfermé *dans* la vallée que la mort délivre. L'être angélique quitte alors cette vallée de larmes qu'est le monde. Dans la mystique chrétienne, à une époque où l'on n'hésitait pas à parler, comme Abélard, de l'amour de Dieu en termes amoureux, le lys avait déjà été utilisé comme symbole du désir spirituel. Ainsi, dans l'un de ses sermons sur le *Cantique des cantiques*, saint Bernard écrivait : « Vos actions, votre zèle, votre désir soient comme des lis, par leur candeur et leur parfum⁵. »

Le lys est aussi le symbole d'une fragilité vouée à la mort et Balzac l'oppose à l'acier des femmes insensibles : Madame de

Vandenesse, Madame de Lenoncourt, Arabelle. Dans *L'Enfant maudit* (1831 et 1837 pour la version augmentée), la duchesse d'Hérouville et Gabrielle, autres femmes comparées à des lys, ont la même destinée tragique qu'Henriette. Dans *Séraphita*, la fleur est la part encore humaine et éphémère de l'esprit angélique qui aspire à l'éternité. Séraphita « se meurt comme une fleur frappée par un rayon de soleil trop vif » (CH, XI, p. 748).

Mais le lys est un symbole bipolaire. En effet, Henriette est aussi une fleur qui s'ouvre au désir de Félix, pendant la maladie du comte : elle « s'épanouit [...] pour moi seul », écrit Félix, et elle « prit autant de joie à se déployer que j'en sentis en y jetant l'œil curieux de l'amour » (p. 263). Michael Riffaterre rappelle une intéressante tradition grivoise du Moyen Âge qui donne au lys le nom de *virga asini*, verge d'âne⁴. Le lys servira d'ailleurs à exprimer le désir de Félix dans le bouquet blanc et bleu. C'est donc une fleur phallique, par ailleurs symbole de pouvoir, que Balzac choisit pour représenter Henriette qui apparaît, à une lecture attentive, comme un personnage double. La sainte fragile de Clochegourde est aussi une femme sensuelle et un stratège des coulisses qui laisse deviner sa volonté de puissance dans ses conseils à Félix.

Le nom de Mortsaufr ouvre *Le Lys dans la vallée* sur une intertextualité grivoise. Dans *Les Joyeusetés de Louis le Onzième, Conte drolatique* de 1832, Balzac raconte comment un homme est sauvé de la pendaison grâce à une érection qui suscite l'intérêt d'une vieille fille. Le roi le condamne à l'épouser. Ce mariage donne naissance à une bonne famille de Touraine dont le nom et les armes commémorent le sauvetage. Or, dans *Le Lys*, le comte est le descendant d'un homme sauvé de la potence, « dont le nom indique l'aventure à laquelle il doit et

ses armes et son illustration ». Il porte en effet « d'or, à la croix de sable alezée potencée et contre-potencée, chargée en cœur d'une fleur de lys d'or au pied nourri » (p. 70). Le lys rappelle la grâce royale. Mais, dans sa dimension intertextuelle, cette fleur semble aussi bien proche de la mandragore, fleur mythique qui naît du sperme des pendus. De plus, dans le code héraldique, la fleur « au pied nourri » est une fleur coupée qui se différencie de la fleur représentée avec ses racines. Or, la fleur cueillie est traditionnellement une métaphore de l'acte sexuel et, dans le roman de Balzac, le désir sensuel s'exprimera, en effet, par des fleurs coupées et réunies en bouquets. Une expression employée par Félix révélera d'ailleurs la signification sexuelle de la fleur coupée : « la volupté nous cueille de ces fleurs nées sans racines [...] » (p. 156). La sexualité drolatique est donc inscrite dans les armes des Mortsauif. La devise sculptée au-dessus du perron — « Voyez tous, nul ne touche » — paraît alors d'une ironie bien cruelle. Si l'aïeul des Mortsauif a eu la vie sauve grâce à la sexualité, Henriette fera bien mentir son nom. Elle perdra la vie pour n'avoir pas été touchée et avouera dans sa lettre-testament : « J'ai parfois désiré de vous quelque violence » (p. 372).

L'amour des signes

Félix est un cruel tentateur qui offre à Henriette des bouquets aphrodisiaques mais se dérobe au désir qu'il a suscité. Le bouquet est une correspondance à sens unique, qui n'attend pas de réponse. Il est une des manifestations du dérèglement de l'épistolaire. Dans ce roman, les lettres ne se répondent pas. Celle de Natalie est une fausse réponse. La rupture est programmée par le récit provocant de Félix qui ne laisse guère de choix à Natalie. On s'écrit et pourtant un

véritable échange ne parvient pas à s'établir. L'épistolaire révèle symptomatiquement la difficulté des relations amoureuses : dans ce roman, les désirs se croisent plus qu'ils ne se rencontrent. Le paradoxe du désir de Félix, c'est qu'il refuse celui de l'autre. Au nom de la poésie, Henriette doit s'en tenir à son rôle de lys, d'ange blanc. Félix réussit à lui imposer ses créations : « Je veux être l'étoile et le sanctuaire, dit-elle en faisant allusion aux rêves de mon enfance » (p. 198), Henriette meurt pour avoir confondu l'écriture et la vie et avoir tenté de vivre la poésie en réalisant les métaphores de Félix. Leur relation amoureuse a pris la forme d'un échange de signes qui se substitue à l'échange amoureux interdit. Mais le roman montre l'échec de ce déplacement qui conduit les personnages — Félix bien davantage qu'Henriette — à préférer les images à la réalité.

Le récit de Félix à Natalie est encore la preuve qu'il ne s'est pas corrigé de ce travers. A nouveau, à la demande de relation amoureuse, Félix répond par la production de signes. D'une manière exhibitionniste, il s'expose dans la jubilation que lui procure l'écriture : « Je fouille ce monceau de cendres et prends plaisir à les étaler devant vous », avoue-t-il (p. 381). Le plaisir d'écrire semble l'emporter sur l'émotion douloureuse qui n'interrompt qu'une fois le récit (p. 378). Natalie n'a donc pas plus de chance qu'Henriette. « Je cède à ton désir », écrit Félix en lui envoyant sa confession. Mais il se méprend sur ce désir. Elle est priée de n'être qu'une sœur de charité, lectrice bienveillante d'un amoureux des signes, car, au désir, Félix préfère le désir d'écriture, à la religion de l'amour la religion esthétique. Le plaisir de la virtuosité l'emporte sur la brièveté épistolaire. Félix laisse son amante passer la nuit en compagnie d'un manuscrit. Si Natalie se dérobe, c'est qu'elle refuse d'être

le témoin, un peu voyeur, de ce plaisir solitaire qu'est l'écriture de Félix.

Lectrice admiratrice, compatissante et complaisante, Natalie serait cet autre approvoisé dans un échange à sens unique qui permettrait à Félix de réaliser, bien différemment, l'androgynie qu'il rêvait de reconstituer avec Henriette. Ce ne serait plus la sublimation de la sexualité et le dépassement des différences dans l'unité qui le rendrait possible mais la négation de la différence, de la féminité et de son désir dans l'échange de la narration et de la lecture. Mais Natalie se venge, en renvoyant Félix à sa solitude et à son incomplétude d'homme sexué.

Si la confession manque de tact à l'égard de Natalie, sa rivale est de toute façon somptueusement enterrée par le récit qui la célèbre. Natalie lui en fait le reproche : « Vous vous croyez quitte avec son cercueil » (p. 388). Félix n'édifie ce tombeau littéraire que pour dresser sa propre statue. Il adopte une énonciation lyrique, ridicule par son enflure, et veut faire figure de poète, d'artiste ou de rêveur. Aussi, en parvenu de l'écriture, choisit-il un style voyant, surfait, ampoulé. Il multiplie les métaphores religieuses, alimentaires, aquatiques, végétales, voire organicistes. Mais leur juxtaposition, loin de faire tenir ensemble les événements, révèle des glissements surprenants entre des imaginaires inconciliables, religieux et naturaliste en particulier. Félix est tantôt une plante fragile livrée aux hasards d'un milieu hostile, tantôt un élu promis à une initiation. Il abuse des anaphores et des apostrophes souvent pompeuses (« Vous tous qui êtes entrés [...] vous qui partout avez [...] vous seuls pouvez », p. 138), des mots « ange » et « lys », des références bibliques ou culturelles, des effets rythmiques dans une rhétorique ostentatoire qui procède par amplifications binaires ou ternaires. Dans *Le Lys*, Balzac met en scène une écriture, celle d'un narrateur dont il faut

absolument le dissocier. En effet, une ironie textuelle s'exerce à l'égard de la rhétorique religieuse de Félix dont les critiques de 1836 se sont souvent moqués en l'attribuant, à tort, à l'écriture balzacienne. La main de Balzac, sans apparaître, fait dévier la plume de Félix. Aussi faut-il attribuer, non pas à Balzac mais à Félix, poète qui a mal tourné, les phrases qui s'embrouillent dans les images mal ajustées qu'elles produisent : « Je revoyais la lentille qui marquait la naissance de la jolie raie par laquelle son dos était partagé, mouche perdue dans du lait, et qui depuis le bal flamboyait toujours le soir dans ces ténèbres où semble ruisseler le sommeil des jeunes gens dont l'imagination est ardente, dont la vie est chaste » (p. 78). Le roman crée une énonciation fictive, celle d'un homme politique qui pratique, à ses moments perdus, la confession poétique. Pour s'adresser à une mondaine, bien peu idéaliste, il tente d'enfiler, hors de propos, un costume qui n'est pas taillé à sa mesure, celui du troubadour des temps modernes. Le roman de Balzac montre l'échec de cette énonciation poétique. La boursouflure du style, le dérapage des métaphores excessivement filées, le tourbillonnement des correspondances qui n'en finissent pas de transporter le sens vers nulle part, dénoncent par leurs excès mêmes² les efforts ridicules d'une écriture qui veut magnifier la violence du désir en la travestissant.

Si Félix se veut poète et s'adonne au lyrisme, il souhaite aussi appliquer quelques principes romanesques que défendait Balzac. Il se présente en effet comme un virtuose de l'articulation, un décrypteur d'énigmes, capable de « voir l'esprit intime des choses » (p. 48). Or, dans les années qui précèdent *Le Lys dans la vallée*, Balzac prône une restauration du sens, dont l'écrivain doit être le maître d'œuvre. Il le représente comme un disciple de Méphistophélès qui devine